



CLASSIQUES
GARNIER

Édition de LABBÉ (François), « Avertissement de l'éditeur », *Le Livre fait par force*, LE BAULD DE NANS (Claude-Étienne), p. 45-48

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-13726-9.p.0045](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-13726-9.p.0045)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2008. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

Avertissement de l'éditeur

Ceux qui ne sachant encore que la langue un peu surannée des pauvres Dictionnaires des bonnes gens de l'autre siècle, la langue des *Pascal*, des *Boileau*, des *la Rochefoucauld*, des *La Bruyère*¹, ignoreraient les nouveaux mots *persiflage*, et *mystification*, ne seraient guère avancés en apprenant ici que cet ouvrage est le fruit très singulier de l'une des plus fortes espiègleries en ce genre qui ait eu lieu depuis vingt années². C'est au fait lui-même, à leur indiquer la valeur convenue de ces mots reçus dans nos cercles mais qui ne sont pas encore enregistrés dans le grand livre de vie pour les mots : le Dictionnaire de l'Académie française, quoique décidément protégé par les *penseurs* et *penseuses* qui ont les premiers inventé et accredité l'ingénieuse couleur de *caca-dauphin*³.

Il ne sera point inutile de savoir d'avance ce qu'on ne verrait que dans les dernières pages, c'est que les titres des chapitres ne sont pas tous de la main de l'auteur, qu'un autre en a écrit plusieurs et même le plus grand nombre en marge, et que lui-même en recopiant son manuscrit y a ajouté après coup au texte quelques phrases, seulement ça et là, quelques liaisons d'idées, quelques parties de récit de ce qu'il éprouvait sans pouvoir l'écrire pendant l'action ; ce qu'un peu d'attention fera distinguer facilement, et qui rend le tout plus intelligible et mieux suivi.

D'ailleurs, la manière dont ce livre sans exemple depuis que la très indulgente Providence accorda aux mortels le précieux don de faire des livres, a été composé par un de ces jeunes oisifs du grand monde qui n'ont que ces connaissances vagues, superficielles, furtives, morcelées que permet seule, que donne encore à peine une éducation d'homme de qualité dont on se garde bien de vouloir faire un homme *Lettré*, doit porter à excuser des négligences, des fautes de style, des répétitions, des incorrections, des contresens, des vides qui dépareraient tout autre ouvrage, et qu'on reconnaîtra, en y réfléchissant, être comme de l'essence de celui-ci. Nous ne dirons pas que l'auteur les aurait peut-être évités dans toute autre position, ce serait donner à entendre qu'il aurait pu vouloir *faire un livre* hors de celle qui lui a fait entreprendre et achever celui-ci : or on ne trouverait pas cela vraisemblable d'après le caractère de l'*Auteur par force*, et il ne nous pardonnerait pas de le compromettre, car en fait d'horreur on n'entend nullement raillerie.

Il sera superflu d'avertir les lecteurs éclairés que dans les endroits où il semble le plus franchement s'enfoncer dans des discussions quasi-métaphysiques, suivre des réflexions à perte de vue, il y a au moins deux à parier contre un qu'il égaie son ennui en tâchant de contrefaire cette fausse profondeur, cette soi-disant sublimité qu'affectent aujourd'hui tant d'esprits, laborieux *creuseurs de riens*, qui croient n'être plus médiocres, pourvu qu'ils évitent très péniblement d'être simples. Si on ne laisse pas de donner ici cet avis, c'est parce qu'il serait absurde de se flatter de n'avoir que des lecteurs éclairés. Les autres ne manqueront pas, sans doute, d'y sourire en se plaçant modestement dans le petit nombre de ces derniers. Au reste les uns et les autres nous auront l'obligation de l'éveil d'une bonne gageure à faire, ce qui a son mérite dans ce siècle de spéculations.

Si par hasard, quelqu'un doué d'une perspicacité peu commune avait remarqué dans cet *Avertissement* les mots *attention, réflexion, en y réfléchissant*, etc., qu'il soit très persuadé qu'on les y a écrits sans la moindre malice, et que de pareilles expressions qui deviennent chaque jour plus singulières, plus étranges, plus outrées, plus hyperboliques, plus insoutenables relativement à nos facultés actuelles et aux progrès de la civilisation, ne disent absolument ici que le moins qu'il est possible de faire dire, et qu'elles y sont purement explétives. On sent assez qu'en les prenant à la lettre on donnerait tête baissée dans la plus gothique extravagance, dans la plus incroyable chimère. Qu'on ait, au surplus, l'indulgence de les passer à un éditeur qui débute dans la Littérature et qui est, pour le moment, accablé de trop de douleur pour n'être pas plus grave, plus mélancolique, plus raisonnable qu'il ne devrait: la police vient de lui enlever, de faire barbaquement tuer un danois impayable, superbe, sous le futile prétexte que ce chien, certainement unique en son espèce, a mordu, peut-être tué, on ne sait quelle vieille femme du peuple qui n'avait, dit-on, ni jeune fille, ni jeune nièce, ce qui prouve que la bonne compagnie n'influe pas encore autant qu'on ose quelquefois l'en flatter sur la masse des mœurs nationales⁴.

On avait d'abord une légère envie d'ajouter des Notes marginales aux endroits où l'Auteur entre dans certains détails, où il entasse les figures, où il pousse à toute outrance une analyse philosophique, enfin à tous les passages où il n'est pas uniquement question de ses propres peines, et où son sérieux un peu soutenu pourrait donner pour un instant, le change à telle classe de personnes qui ne trouvent pas bon qu'on plaisante sans les en avertir expressément.

Mais on a pensé depuis que de pareilles notes impatienteraient plusieurs lecteurs qui n'ont pas les mêmes raisons. Le premier devoir de l'éditeur, triste ou non, d'un livre qu'on destine à ceux-ci, c'est de ne pas leur faire d'impertinence, et d'avoir l'honnêteté de paraître croire qu'ils entendront ce qu'on ne leur dit pas comme n'ayant aucun besoin de leur dire. On conseille amicalement aux autres de faire semblant d'avoir tout compris.

Un vrai philosophe qui connaît, chérit et plaint l'humanité, qui s'est rendu compte en silence (dans le moment par exemple, où il se rince la bouche et nettoie les dents) de toutes les horreurs où la conduisent de puérides faiblesses et de pitoyables préjugés, malgré toutes les sortes de bien dont la comblent de très gracieux maîtres, malgré tout l'amusement que lui procurent de très magnifiques pédagogues à brevets qui ont mis à leur profit l'absurdité en monopole; un philosophe qui s'est intimement convaincu de la trop féconde et incestueuse intimité du crime et de la sottise, de la perte de la gaieté dans ce siècle de rhéteurs, de tous les droits que pourraient devoir les vérités à cette gaieté utile amie du sens commun, de cette parenté qui nuit aux vérités les plus graves celles qui ne semblent destinées qu'à faire sourire, etc., etc. Ce vrai philosophe, que nous déclarerons, s'il le faut, par devant notaire, ne pas avoir l'honneur de connaître, voit autrement toutes choses que le vulgaire, que le bel esprit, que l'homme de qualité, que la jolie femme. Si un tel original n'est pas un être de raison, qu'on soit bien sûr que c'est sans conséquence, et seulement pour la singularité du fait que nous nous trouvons ici nous occuper de lui. Peut-être lira-t-il cet ouvrage comme des médecins botanistes observent ces brins d'herbe salutaires dont d'aimables enfants, plus heureux que des médecins botanistes, recherchent, effeuillent et éparpillent, en jouant, les petites fleurs odorantes et bigarrées. On conviendra que le peu que nous osons dire ici de ce personnage, sans doute étranger, ne mérite guère qu'on nous

le reproche, surtout lorsque nous reconnaissons de si bonne foi que nous n'avons rien de commun avec lui, et que nous sentions bien quels travers nous risquions de nous donner, si nous n'avions prudemment supprimé tout air de liaison entre nous⁵.

Des égards dont on ne croit devoir aucune explication, ont exigé que les noms ne fussent désignés dans le cours de l'ouvrage que par leurs lettres initiales et le nombre de leurs syllabes. Ceux qui effectivement y ont eu leur rôle auront quelque plaisir à se retrouver l'un l'autre en une scène qui ne saurait jamais leur devenir indifférente; mais ils ne se soucient aucunement d'une confiance publique.

La lettre suivante n'était pas destinée à l'impression, mais que n'y livre pas un éditeur lorsqu'il est une fois en train! Il se croit tête à tête avec un lecteur qu'il imagine à sa fantaisie et à qui il veut plaire, alors, point d'indiscrétion qu'il ne commette. On tient cette lettre de l'amie à qui elle a été envoyée avec une copie du manuscrit. L'amie a pensé que celle qui la lui a écrite verrait sans peine qu'on la joignît à un ouvrage dont elle devient, pour ainsi dire, une partie.

Lettre à Madame la Baronne de *****
G.M.D.L.C.D.S.A.S.M.L.P.D*, etc. etc. etc.⁶

Madame,

Il en est, je crois, des écrits comme des hommes, leurs titres correspondent très rarement à ce qu'ils sont ou devraient être. Si celui que je viens de copier ici pour vous l'envoyer, devient jamais un *livre*, je me flatte que vous me connaissez assez pour présumer que je garderai bien d'avoir alors à l'égard de ce parvenu ces tendres sollicitudes qui, dit-on, décèlent en pareil cas les plus proches parents; mais tandis qu'il demeurera entre nous, je ne désavouerais pas pour tout au monde qu'il m'appartient autant et plus qu'à personne. Mettez-vous à la place de la muette⁷.

Lisez-le, ma chère amie, et jugez à la fois de mes droits sur lui et des singulières obligations que je lui ai. C'est un enfant dont la naissance toute extraordinaire m'a causé trop de douleurs, et me comble de trop de plaisirs pour qu'il soit en mon pouvoir de le renier, quelque jugement qu'on en porte, mais en famille, entre nous.

Pour parler sans figure, j'ai une part trop réelle à cet ouvrage, quoiqu'il soit très vrai que je n'en suis pas l'auteur, ce que sa lecture vous expliquera, pour ne pas compter qu'il ne vous intéresse beaucoup, vu la tendre amitié dont vous m'honorez depuis mon enfance, amitié qui a été durant tant d'années à l'épreuve de l'air contagieux de la cour dont le malheureux destin des meilleurs princes est de ne pouvoir la préserver.

À n'apprécier ce que je vous envoie que comme une production d'esprit, indépendamment de tant d'autres circonstances qui en sont pour nous le principal, et nous le font priser tout autrement, j'ai cru y trouver une heureuse originalité, des vues fines, une connaissance approfondie du cœur humain, une étude éclairée du monde trop ignoré de nos écrivains qui ont la manie de le peindre d'idée, la douce gaieté de l'honnête homme, cet éloignement de toutes satires personnelles qui fait estimer et chérir une utile et sage critique; toute la chaleur du sentiment, si rare aujourd'hui qu'on en parle plus que jamais; enfin, mon aimable et respectable amie, pour vous montrer que j'ai encore présent tout ce

que nous lûmes ensemble, il y a deux ans, dans votre trop courte apparition ici, ce que nous lûmes avec Mylord*** de ces auteurs anglais dont vous raffolez, j'ai cru y reconnaître en partie la verve abondante de *Swift* sans son âcreté, ce tact si susceptible, cette expression toujours *trouvée*, cette affectueuse et si attachante bonhomie de votre cher *Yorick* sans ses disparates trop brusques et ses fréquentes longueurs⁸...

Mais je m'aperçois un peu tard que c'est ma vanité que je caresse en louant ainsi l'homme que j'aime. Apprenez-moi par votre réponse jusqu'à quel point ma prévention m'en aura imposé, ou plutôt comment vous y prendriez-vous pour me prouver que je suis dans l'erreur? N'allez pas vous imaginer, Madame, que le plaisir de vous vanter l'auteur soit l'unique motif de la présente, votre cœur doit être ici ma caution. Vous êtes ma meilleure amie, je suis on ne peut pas plus heureuse, je brûle de vous détailler et ainsi de vous communiquer mon bonheur; pour cela j'ai voulu copier moi-même ce que vous allez lire, vous l'adresser, vous embrasser, vous conjurer de venir nous voir dans ces allées, sur ces gazons qui, selon vous, font si délicieusement rêver; vous protestez que votre arrivée recommencera nos fêtes, et vous écrivez ce que je ne vous dirai jamais ma *suffisance*, comme disait Mylord, que je serai toute ma vie avec le plus inviolable attachement,

Madame,

Votre très humble et très obéissante servante et fidèle amie

A.R.C.D.L.

De **** en **** le 30 août⁹

Ceux qui auraient cru être déjà quittes de l'éditeur se seront trompés, et ce ne sera pas le dernier jugement téméraire que ce livre fera porter à plus d'un lecteur.

Après avoir copié cette lettre toute entière dans une assiette d'esprit assez calme, c'est-à-dire sans trop d'humeur ni trop d'envie de rire, l'éditeur qui détesta toujours de parler de lui, en cela digne confrère des autres, prévient que si son *Avertissement* qu'il ne tient pas encore pour fini, contenait, par aventure, quelque trait sublime, du pathétique ou du profond ou quelque bonne plaisanterie, il l'y aura mis sans s'en douter, car il n'a pour le présent, et depuis qu'il écrit, l'âme remplie que de la douleur que lui cause la dureté des gens de police, et des derniers soupirs de son danois: on ne sait guère ce qu'on écrit quand on est si sensiblement affecté.

(Fin de l'Avertissement de l'éditeur.)